

David FOREST

*La Petite Musique d'Ulzie*



## V

Non sans s'être plusieurs fois retournée vers les façades des maisons alentour, elle le fit entrer chez elle.

- Faites pas attention au bazar! Chez moi, le fourbi c'est mon désordre vital, comme disait Jean Piaget.

- Désolé, mais qui était ce Piaget que vous semblez apprécier?

- Mon cher..., il faut lire un peu! C'était un touche-à-tout extraordinaire, qui a étudié toute sa vie le développement de l'intelligence, de la naissance au langage. Sachez que, malgré mon apparence de vieux mammouth, je suis une personne cultivée, fit-elle en insistant ironiquement sur la première syllabe. Je ne suis allée à l'école que jusqu'au bac, mais, au moins, j'étais une excellente élève, brillante, même, aux yeux de mes professeurs.

J'adorais la littérature et la philo. Tout de même, à l'époque, on n'en faisait pas cadeau, du bac! Et très peu de gens avaient les moyens de faire des études supérieures. Mais j'aurais bien aimé...

- Qu'est-ce qui vous en a empêchée? demanda-t-il prudemment.

- La guerre. Tout simplement. Mais, maintenant, quand j'y repense, ça m'amuse de me revoir dans mon école de bouseux...

Il la regardait un peu incompréhensif.

- Ben oui, quand la guerre a éclaté, il n'y a plus eu suffisamment d'instituteurs et on m'avait sollicitée pour être remplaçante dans un village de la cambrousse. Fallait voir les gamins arriver le matin, avec leur blouse gris fer sur leur pantalon raccourci jusqu'aux genoux, avec leur casse-croûte et leur gourde en aluminium remplie de pinard! Mais, au moins, les mioches, ils étaient gentils à cette époque. Leurs bêtises, ça n'allait pas très loin, pas comme tout ce qu'on voit à la télé de nos jours. Quel monde... Tenez, entrez dans la

salle à manger, dit-elle.

Il tourna sur sa droite pour y pénétrer et se dirigea vers un vieux canapé Louis XV qui s'accompagnait de deux fauteuils crapauds assortis, et s'assit. Elle alla farfouiller dans ses placards de cuisine et en revint avec des petits gâteaux disposés à la va-vite sur une assiette.

- Vous prendrez bien du thé, je suppose... J'en ai préparé. C'est du bon. D'ailleurs, c'est celui que préfère mon fils.

Dit comme cela, il n'avait pas beaucoup le choix. Il éluda la réponse.

- Ainsi, c'est carrément un piano à queue que vous vous êtes offerte! Vous avez bien fait, il est magnifique, fit-il en insistant longuement sur le "ma" de magnifique.

- Magnifique! Peut-être, mais quand je pense à tous ces cons qui achètent un piano à queue juste parce que ça fait classe dans leur salon de snobinards! Un piano à queue, c'est... c'est... l'art de faire de la vraie

musique, de rêver, d'avoir envie d'en tirer des émotions incroyables, ...

- Certainement. Il y a effectivement quelque chose de profondément attirant et magique dans cet instrument. J'aurais tant aimé apprendre à jouer de quelque chose, fût-ce du cor de chasse, fit-il en souriant par avance à ce qui l'attendait.

- Ah oui, dit-elle du tac au tac et avec son sectarisme habituel. Le cor de chasse, ça irait bien à votre look.

Elle rigola de sa pique en attrapant deux gâteaux. Laurent faisait grise mine, se sentant inclus au registre des autres ploucs.

- Mais, non, allez! Ne prenez pas au pied de la lettre tout ce que vous dis, je plaisantais. Tenez, hier, un gamin du patelin est venu coller son nez à ma fenêtre pendant que je jouais. J'ai horreur de ça. Ce gamin, il m'a portée aux nues parce qu'il m'avait entendue jouer trois ou quatre trucs qu'il ne connaissait pas. Pour lui, peut-être que son plus beau rêve aurait été de jouer de la trompette ou du

clairon dans la fanfare municipale. Il n'avait pas pris conscience que, même dans son bled, on pouvait s'intéresser à des choses plus élaborées. Allez-y, ne vous gênez pas, prenez donc quelques gâteaux! On dirait mon fils. D'ailleurs, vous avez à peu près le même âge. Il faut toujours le pousser à se servir, il n'a jamais faim, qu'il dit.

- Oui-oui, je vais me servir, merci. Mais, vous ne pourriez pas l'inciter à apprendre à jouer d'un instrument?

- Mon fils?

- Vous parliez du gamin du village.

- Ah, le gamin? Coco, il s'appelle Corentin... Je me demande bien comment j'ai fait pour m'en souvenir. Finalement, il m'a émue, ce chiare, il m'a rappelé mes gamins quand j'étais institutrice. Tous ces enfants que, sitôt rentrés, on envoyait aux champs, ou à l'étable nettoyer le cul des vaches. Combien auraient pu faire quelque chose dans leur vie et ne l'auront jamais su...

- Oui, c'était une époque. Et vous, Lucie, le piano, comment y êtes vous venue?

- Vous savez, cela faisait partie de la bonne éducation avant guerre. Un jour, ma mère m'a parlé de prendre des cours avec une bonne femme qui m'enseignait le solfège à coups de règle sur les doigts. Quand j'en ai eu marre, on m'a changée de professeur et je suis allée chez la bonne Madame Errard, une aveugle. Avec elle, j'ai beaucoup appris, elle était si gentille. C'est elle qui m'a fait aimer la musique.

- Et le gamin? Vous ne m'avez pas répondu. Vous ne sauriez pas l'amener vers la musique, vous qui avez été institutrice?

- C'était il y a si longtemps. Et puis, maintenant, je n'aurais plus la patience.

- Pourquoi ne pas essayer?

Elle se bloqua. Il n'insista plus.

- A moi aussi, cela me ferait plaisir de vous voir jouer, si vous me permettiez de vous rendre visite à nouveau.

Ça ne l'emballait pas qu'il "prenne pension" chez elle, aussi ne répondit-elle pas, faisant mine d'être soudain perdue dans ses pensées. Mais, peut-être était-ce réellement le cas, tant son esprit naviguait parfois à des vitesses vertigineuses et dans des zones disparates de sa mémoire où il s'égarait, tout surpris.

La sonnette retentit à la porte d'entrée, cependant qu'une personne pénétrait dans la maison en criant fort "bonjour Lucie, c'est moi, Aurélie. Ne bougez pas, j'arrive".

- Ah, c'est la grosse vache d'Aurélie, je ne l'aime pas celle-là, elle me fait toujours mal. A croire qu'elle le fait exprès, murmura-t-elle pour Laurent Reboul.

L'infirmière frappa deux petits coups brefs à la double porte du salon tout en y pénétrant en conquistador.

- Alors, Lucie, comment ça va, aujourd'hui? lança-t-elle jusqu'à ce qu'elle constate qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce.

- Oh, excusez-moi, Monsieur, ajouta-t-elle,



je ne m'attendais pas à trouver Lucie avec de la compagnie, elle a si peu de visites.

Avec colère, Lucie pensait "Quelle conne, elle peut pas se la fermer, cette andouille. Qu'elle s'occupe de ses fesses, elle ne sait rien faire de mieux!"

- Laurent, je vous présente Aurélie, ma piqueuse. Vous n'allez pas me faire souffrir comme hier, au moins?

- Mais, non, vous allez voir. On y va?

- Il est temps que je rentre à Lespinasse, et je vois que vous avez des choses à faire toutes les deux, alors je vais prendre congé de vous, Lucie. Au plaisir de vous revoir.

- Au revoir. Si vous repassez dans le coin, l'après-midi, je fais la sieste jusqu'à quatre heures, et je ne réponds à personne. A bon entendeur!

- C'est noté.

Puis, dans le dos de l'infirmière qui se dirigeait vers la chambre, elle se pencha vers lui et chuchota à son oreille:

- Vous n'avez jamais remarqué? Les Aurélie, elles ont toutes un gros derrière.

Et elle partit pour la rejoindre en pouffant.

## VI

Le lendemain matin, Lucie se leva toute bizarre. Elle avait fait plein de cauchemars pendant la nuit.

Elle attachait une grande importance à tous ses rêves, notamment depuis l'époque où elle avait rêvé de grosses araignées noires, "aux pattes toutes poilues" précisait-elle, et que, le jour suivant, on lui avait annoncé le décès de son père. La deuxième araignée qui lui avait franchi le plafond dans ses rêves avait également revêtu le frac noir pour lui annoncer le décès, cette fois, de sa mère.

Deux signaux aussi forts ne pouvaient être de purs hasards. Elle y croyait donc dur comme fer à tous ces messages venus d'on ne sait quel tréfonds.

Elle croyait tant à ces signes qu'elle avait fini par prendre les efficaces conseils d'un

mage téléphonique.

C'était devenu une belle époque pour Lucie que celle de la carte bancaire. Avec ça, elle pouvait tout faire, car maintenant elle savait qu'elle avait des sous, la pension de réversion que beaucoup de ces péquenots lui enviaient certainement.

Ainsi, le mage lui avait ouvert les yeux, lui avait confirmé que ce qu'elle voyait dans ses rêves n'était pas absurde, mais que l'au-delà l'avait choisie pour transmettre des informations. Alors, ils restèrent souvent en communication, lui avec le téléphone et elle avec sa carte bancaire, jusqu'à ce que Marie-Agnès, l'empêcheuse de rêver en rond, réagît.

Le bon mage soutirait à la mamie fada jusqu'à deux mille euros par mois mais, en gestionnaire avisé, il s'arrangeait pour ne pas se laisser emporter au-delà de ce sage montant, car il n'est jamais bon de tuer la poule aux oeufs d'or...

Il aurait dû se méfier, pourtant, de Marie-Agnès. Car les vieux ne sont jamais si seuls

qu'il peut y paraître à les écouter. Elle seule veillait sur les intérêts de sa chère maman, qui ne lui avait jamais témoigné de grands sentiments empressés. Elle avait constaté ces débits hallucinants sur les relevés bancaires de la mamie et, après avoir dûment menacé le bon mage de poursuites pénales, lui avait fait rendre partiellement gorge de ses généreux émoluments.

Mais cet évènement avait été un signal d'alarme qui s'était terminé par la confiscation du chéquier de la mamie dispendieuse.

Depuis, Lucie criait au voleur à tout propos, ne voulant pas voir que c'était ça ou la mise officielle sous tutelle, l'insulte suprême.

Quelle mauvaise nouvelle pouvaient donc annoncer les cauchemars qu'elle avait faits cette nuit? Cela ne venait pas de l'infirmière, qui n'avait rien dit de particulier à part deux ou trois cancans sur ses autres patients. Cela n'était pas lié, non plus, à ses entretiens avec Re-bouboule, qui s'était bien tenu. Peut-être qu'il y avait une relation avec sa chute en

cueillant les fleurs la veille? Ce qui signifierait que quelque chose allait lui arriver dans la journée... Elle restait dubitative mais, vers onze heures, elle comprit.

"Ti-tong-ti-tong".

Le double appui impatient sur le bouton du carillon d'entrée, ça c'était signé Marie-Agnès. Elle poussa effectivement la porte d'entrée et surgit d'un trait dans le séjour où sa mère en était encore à sucer goutte à goutte son bol de café au lait presque froid.

- Bonjour Maman. Alors, ça va?

- Ah, c'est toi? fit-elle hypocritement. Ah, ben justement, j'ai rêvé de ta visite cette nuit... Oui, ça va, continua-t-elle lentement. Pourquoi? Tu voudrais que ça n'aille pas? Ça t'arrangerait que je casse ma pipe, hein? Déjà que tu m'as piqué ma carte bancaire et mon chéquier, tu pourrais aussi faire vendre ma baraque!

- Maman, pourquoi t'es vache comme ça avec moi, à peine je viens d'arriver? répondit-

elle avec tristesse. Tu sais très bien que c'est pour toi qu'avec Jacky on a décidé de faire comme ça. On ne peut pas te laisser dilapider tes sous n'importe comment!

- Et si ça me plaît, à moi, de les "dilapider" mes sous? Ils sont à moi, tout de même. J'en ai assez bavé comme ça pour avoir le droit de me faire plaisir maintenant, non?

- Mais si, Maman, tu peux t'en servir de tes sous, mais on ne peut pas te laisser donner des pourboires insensés à tous les gens que tu rencontres. L'autre jour, pour une bouteille de gaz de quinze euros qu'un type est venue te livrer, tu lui as donné le gros billet de cinquante euros que je venais juste de retirer au distributeur pour que tu disposes de quoi faire face à tes petites dépenses d'épicerie, de pain ou autres. Tu ne te rends même plus compte de la valeur de l'argent que tu as dans les mains, ni du prix des choses que tu achètes.

- Si t'es venue pour m'enfoncer, c'était pas la peine de faire le déplacement. Je la connais

ta litanie. On dirait que tu ne penses qu'au fric!

- Mais pas du tout! s'écria Marie-Agnès en montant le ton au niveau de sa colère intérieure. Ton fric, j'en ai pas besoin, j'en ai plus que toi!

- Ben alors, foutez-moi la paix, tous, avec vos histoires de fric!

- Maman, il n'y a pas d'histoire de fric aujourd'hui. C'est toi qui a mis le sujet sur le tapis. Moi, je suis juste venue voir si tu n'avais besoin de rien, s'il faut que je t'emmène faire des courses en ville ou autre chose...

- Non, j'ai besoin de rien, répondit Lucie comme à chaque fois, tandis que Marie-Agnès se dirigea vers le frigo de la cuisine, l'ouvrit pour constater qu'il était vide, à l'exception de vieux aliments datant bien d'une semaine, en état de décomposition et de moisissure bien avancés.

- Maman! Ton frigo, mais c'est une catastrophe! Faut pas garder ces trucs si



longtemps, et surtout pas les consommer, t'irais droit à l'hosto!

- Et alors? Tout le monde serait content...

- Ah, arrête, tu me fatigues.

- Toi aussi, tu me fatigues. Je t'ai répondu que je n'ai besoin de rien. Ni de personne.

- Bon, fit Marie-Agnès au bord des larmes. Je m'en retourne, alors. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu m'appelles, d'accord?

- Ouais, répondit Lucie pour se débarrasser du "problème filial" qui prit la porte pour se réfugier dans sa voiture et y pleurer une fois de plus.

A chacune de ses visites, c'était la même chose, elle se faisait rejeter malproprement par sa mère, alors qu'elle se décarcassait à astiquer la cuisine où la vaisselle n'était pas souvent faite, à mettre en route des lessives, à examiner le courrier dans lequel des factures restaient toujours en souffrance...

Elle ne pouvait plus supporter ce manque de reconnaissance de sa mère, il durait depuis

trop longtemps, maintenant, elle en avait une overdose. Sa mère ne se rendait apparemment pas compte que, sans elle, elle serait déjà chez les vieux, au mouvoir comme elle disait.

Marie-Agnès en avait marre d'être considérée comme une garce, de s'entendre dire qu'elle venait toujours pour créer des disputes ou pour piquer les sous.

Elle sécha ses larmes, mit le contact et repartit.

## VII

Quand elle s'était disputée avec sa fille, Lucie n'avait plus le coeur à rien. Elle retournait se réfugier dans sa chambre, qu'elle avait munie d'un verrou de sécurité. Elle conservait la clé on ne sait où, car elle ne voulait pas le dire, bien sûr. Le savait-elle seulement?

Sa chambre, elle y passait le plus clair de son temps, y avait installé une petite télévision, et la regardait interminablement, avec, toujours, une boisson dans un bol sur sa table de chevet, qui finissait fréquemment renversé.

Dans son refuge, elle remâchait contre sa fille, les gens du village, les autres, l'humanité presque entière. Elle y développait sa paranoïa. Celle-ci s'était installée de longue date chez elle. Qu'y avait-il de vrai dans tout ce qu'elle racontait, tant elle était capable d'inventer des choses invraisemblables?

Avec le temps, elle avait le don d'accorder à des faits un sens qu'ils n'avaient jamais eu. Si, un jour, son fils Jacky avait accepté de goûter à son dernier thé, dernier mais pas forcément récent, et s'il l'avait apprécié, sa mémoire lui restituait que ce "bon thé" lui avait été apporté par son cher fils, forcément, car tout ce qui venait de lui était magnifié. Dans la foulée, il était censé avoir également apporté le vin qu'elle avait pourtant acheté elle-même à la grande surface avec Marie-Agnès qui le lui avait peut-être d'ailleurs conseillé.

Ceci était véniel, et Jacky le supportait relativement bien, quoi qu'à l'usage cela usait sa patience...

Après la visite de Marie-Agnès, Lucie avait donc intégré son bunker, sa chambre, s'était allumée la télévision qu'elle avait regardée avec distraction jusqu'à ce que le sommeil la prenne. Ainsi, sauta-t-elle le déjeuner sans s'en apercevoir, et poursuivit son roupillon devant la télé jusqu'à dix-sept

heures.

Le carillon de l'entrée retentit, la sortant de ses drôles de songes. Elle pesta. Se découvrit. Puis, elle enfila ses pantoufles et déambula lentement en rouméguaçant vers la porte sur rue.

Elle l'entrouvrit et fit apparaître son visage tout chiffonné par l'oreiller.

- Ah, c'est toi, Co-Co-Corentin... Qu'est-ce que tu me veux?

- Bonjour M'dame! Ben voila, mon père m'a fait l'aider pour nettoyer la bergerie, et maintenant j'ai fini, alors j'ai pensé que je pouvais venir vous voir jouer du piano.

- Non, mais tu rigoles, c'est l'heure du déjeuner!

- Du déjeuner? A cinq heures de l'après-midi?

- Qu'est-ce tu me racontes?

Elle réalisa qu'il devait dire vrai et qu'elle avait dû dormir davantage qu'elle le pensait, et se rattrapa comme elle put.

- Bien sûr, t'as raison. Je parlais du goûter. Tes vieux, ils te donnent un goûter l'après-midi?

- Non, c'est pas la peine, quand j'ai faim j'ouvre le frigo, y'a toujours quelque chose à grignoter.

- Allez entre. Je vais te faire un petit goûter, puisque tu es là, mais pour le piano, tu reviendras une autre fois, je ne suis pas habillée.

- Vous me dites toujours une autre fois.

- Oui, mais là, j'ai pas envie. Ma méchante fille est venue me voir ce matin, j'en suis encore toute retournée. On n'a pas les enfants qu'on mérite.

- Pourquoi vous dites qu'elle est méchante?

- Ça ne te regarde pas, t'irais le raconter à toutes les commères du patelin.

Visiblement, elle se réveillait.

- Qu'est-ce que tu veux boire? J'ai du "bon" jus de pomme, pas de la gnognote avec sucre ajouté. Je l'avais acheté pour mon fils, mais il

n'est pas venu comme prévu.

- D'accord.

Elle s'en alla à la cuisine, encore ailleurs, et le gamin mit ce moment à profit pour s'installer au piano sans rien demander.

- Dis donc, faut pas t'en faire, toi? Avant de mettre tes sales pattes là-dessus, t'as demandé la permission? Où tu te crois?

- Pardon, M'adame Lucie. Je ne voulais pas vous mettre en colère.

- Si tu veux y toucher, vas d'abord te laver les mains, et n'oublie pas le savon, pète-zouille! Je veux pas que mon piano pue la crotte de biques.

Elle ajouta:

- D'abord, un piano, c'est pas fait pour taper dessus comme un demeuré. Tu attendras que je sois à côté de toi.

Il revint au séjour en secouant ses mains encore humides pour les sécher, pressentant une nouvelle engueulade. Mais non.

- Je peux m'assire sur le tabouret?

- Oui, tu peux, mais tu diras "m'asseoir".

Elle commença alors à le calibrer en lui disant qu'un piano ça se caresse, qu'il faut apprendre à repérer les notes, bien espacer ses droits qu'il faut garder le plus souple possible, etc.

Elle en oubliait peu à peu la visite conflictuelle de sa fille et se concentrait sur les mains du gamin. Corentin se tenait droit comme un "i" sur le tabouret à deux places. Tapant n'importe quoi sur le clavier, il s'imaginait déjà applaudi à l'Opéra Garnier, qu'il ne connaissait que pour l'avoir aperçu une fois au journal télévisé.

Elle le laissa à ses rêves provisoires pour se rendre à la salle de bains.

Corentin entendit soudain un grand bruit sourd, comme celui d'un sac de pommes de terres de cinquante kilos, il connaissait. Et puis, un gémissement. Des pleurs étouffés.

Il était complètement parti dans son concerto à la Pierre Boulez, mais releva pourtant



la tête et tendit l'oreille. Elle ne revenait pas. Il avait finalement compris que c'était autre chose qu'un sac de patates, se leva et alla à sa rencontre jusque dans la salle de bains.

Elle se tordait de douleurs, dans l'incapacité de se redresser. Il tendit le bras pour tenter de l'aider du haut de ses dix ans, mais elle refusa, comme d'habitude, tout en pleurant.

Le gamin fut bouleversé et lui cria :

- Bougez pas, Lucie, je cours à la ferme chercher mon père, il vous aidera.

- Non, surtout pas, je veux voir personne ici.

- Si, si, je reviens tout de suite.

Cinq longues minutes passèrent, pendant lesquelles la mamie, furieuse à l'idée d'être aidée malgré elle par ce plouc, se contorcionna tant et si bien qu'elle finit par se rétablir à la verticale.

Lorsque arrivèrent Corentin et tous les Boutons de la création dans sa foulée, elle les

attendait droite dans l'entrée, faisant face à l'ennemi.

- Mais, vous y êtes arrivée? s'étonna le gamin.

- Vous ne vous êtes pas fait mal? enchérit le père Bouton.

- Vous voulez qu'on vous aide à quelque chose? surenchérit la mère Bouton.

Tous ces pustules boutonneux filaient de l'urticaire à la mamie, qui s'apprêtait à retrouver sa proverbiale acidité. Néanmoins, touchée par cette soudaine sollicitude à son égard, elle resta polie, perdue entre gratitude et méfiance.

- Ça ira, ça ira... répondit-elle seulement sur l'air des Lampions.

- Bon, alors?... On s'en va?

- Ben oui, je vous l'ai dit, ça ira.

Elle s'arracha les tripes, les poumons, le lobe occipital et plein d'autres organes essentiels pour ajouter "merci". Soulagés à ce mot qu'ils n'escomptaient déjà plus, l'éruption de Bouton prit congé. Il y avait mieux à faire

avec les vaches.

Le gamin, resté sur place, s'inquiétait pour la mamie Fada. Il pouvait désormais attester que les ragots qui couraient dans le village sur son compte comportaient bien une part de réalité. On disait qu'elle passait son temps à se ramasser, qu'elle n'était plus autonome - il prononçait automôme, et il venait d'en être le témoin. Peut-être y aurait-il lieu de porter davantage attention aux autres problèmes évoqués à Malemort.

Néanmoins, Corentin l'avait compris que la mamie n'était pas aussi méchante qu'on le racontait. Sinon, pourquoi lui aurait-elle permis de venir tripoter son magnifique piano à queue? A la rentrée, quand il dirait à ses copains, et surtout aux filles, qu'il a joué sur un vrai piano à queue de concert, ils en seraient tous babas!

Il était prêt pour sa deuxième leçon, et pourquoi pas les suivantes... Il avait tout l'été pour la convaincre de l'initier. Il savait comment s'y prendre pour la dompter.